

disait qu'elle était impraticable vu son extrême finesse et le manque de cardes propices pour la carder ; mais nous voulions absolument l'employer pour notre propre usage, ayant déclaré à une voisine que nous mettrions la laine au jeu sans nous occuper du gaspillage s'il y en avait. Elle prit des cardes ordinaires, prépara la laine, la fila et la mit en étoffe. Une fois tissée, nous l'envoyâmes au moulin à fouler, de Joliette, et au bout de quelques jours, on nous envoya une étoffe plus fine et plus douce qu'aucune autre manufacturée dans notre Comté.

Nous avouons que le cardage et filage nous a coûté plus cher qu'aurait coûté la façon d'autres laines plus communes. Mais notre but est atteint : savoir, si la laine de mérinos pourrait, à la rigueur, se pratiquer avec nos cardes et par nos filleuses ordinaires ; en un mot : savoir si elle pourrait servir à nos manufactures domestiques. Nous croyons la chose prouvée : nous portons un habillement complet de cette laine, de manufacture domestique. Cependant, malgré la belle laine du mérinos et la quantité qu'en donnent certains sujets, nous ne croyons pas qu'il soit avantageux d'en garder des troupeaux. Il vaut mieux croiser ce bélier mérinos avec quelques unes de nos brebis si nous tenons à avoir de belles laines pour certains usages. Nous avons essayé ce croisement et l'avons trouvé avantageux. Nous avons aussi prêté l'usage de notre mouton à un ami qui se dit très satisfait du produit avec des brebis du pays. La laine du méris est plus longue que celle du mérinos et plus fine et tassée que celle des mères. Nous ne voyons pas que les croisés aient gagné du côté de la charpente, des formes et de la quantité de la chair ; mais il n'y a pas de doute que la viande est meilleure que celle du mérinos pur. Nous avons vu de ces moutons dans nos townships du sud et dans la Province d'Ontario. Ils paraissent prospérer en Canada et étaient, en général, plus gros que ceux que nous avons vus aux Etats-Unis. Résumé : Le mérinos commun est plus petit que nos moutons canadiens. Les agneaux sont moins robustes dans les premiers mois de leur âge. Ils ne donnent pas plus de laine que les nôtres à soins égaux. Nos manufactures domestiques ne requièrent pas une laine si fine, et les manufactures en grand des Canadas Haut et Bas, préfèrent aussi les autres laines ; ils ne font pas de draps fins.

N. B. Nous attendons parler de toisons de mérinos de poids fabuleux. Le secret de les avoir est de garder ce mouton à couvert l'été et l'hiver afin que la pluie ou la neige ne lui lave pas la laine ; alors le suint lui donnera de la pesanteur. Mais ces pesantes toisons diminuent aussi

d'une manière *fabuleuse* par un lavage énergique. Nous avons été aux meilleures informations sur le sujet. Huit livres de laine nette est une tonne extraordinaire pour un mérinos ; et peut être considérée bonne, aussi, pour un mouton de n'importe quelle race. Il y a quelques exceptions, ici et là, mais elles sont assez rares même dans tout un Comté.

#### LES DOWNS, (laine rase),

Après les Mérinos, pour la finesse de la laine, viennent les Downs.

Les Downs sont des moutons anglais, importés depuis plusieurs années en Canada. Nous en avons trois espèces. 1o. Le Southdown qui est le plus ancien et le plus petit des trois. Il a la tête, le ventre et les jambes gris foncé et presque noirs. Le mâle n'a pas de cornes. Sa laine est rase et est employée pour les meilleurs tissus, dans nos manufactures en grand. Celle de St. Jérôme, Comté de Terrebonne, l'emploie pour cet usage. Cette laine vient probablement d'Angleterre.

A continuer.

LS. LÉVÊQUE,  
M. C. Agr.

D'Aillebout, Janv. 1870.

#### Questions et réponses.

Afin de pouvoir donner une meilleure réponse à la question que Mr le Dr. Paquet de Berthier a bien voulu nous adresser, nous avons cru devoir demander quelques notes à Mr. l'Abbé Provancher, dont la profonde érudition et le zèle pour toutes les bonnes causes, sont si bien connues. Voici sa réponse :

#### LES MAUVAIS BOUQUETS JAUNES.

Québec 1er. Février, 1870.

Mr. le Rédacteur,

Permettez-moi de vous féliciter sur l'intérêt que vous savez rattacher à votre Journal et l'importance qu'il prend de jour en jour. Les correspondances y abondent ; or, suivant moi, un journal d'agriculture, pour répondre au but qu'il a en vue, intéresser tous ses lecteurs, doit nécessairement compter sur de nombreux correspondants. Le succès en agriculture est bien moins souvent la conséquence du savoir que le résultat de l'observation et de l'expérience. Ce sera donc autant, et peut-être plus, par le récit des expériences des correspondants que l'abonné s'instruira, que par tout ce que pourra lui rapporter le Rédacteur, même le plus habile. Mais j'en viens à l'article du Dr. Paquet, M. P., pour Berthier, que vous avez bien voulu me passer.

Je pense que la plante dont veut

parler le Dr. est l'ambrosie trifide, *Ambrosia trifida*, Linnée, que les anglais appellent *great ragweed* et les gens de la côte de Beauré, *herbe à poux*, je ne sais pourquoi. Cependant le Dr. omet des caractères principaux, presque indispensables, pour l'identification certaine d'une plante ; il ne dit rien de la forme des feuilles, ni de la graine. Les feuilles de l'ambrosie sont rudes au toucher, un peu poilues, profondément trilobées, et les graines de 3 à 4 lignes de longueur, obovoïdes, à 6 côtes terminées chacune par une dent tuberculeuse. Cette plante s'éleve sur les bords du Mississipi jusqu'à 10 et 12 pieds ; elle croît spontanément dans le Haut-Canada, mais ici, c'est une plante importée. [Probablement par les grandes eaux du printemps.—(Red. S. A.) Voici ce que j'en disais dans *La Flore Canadienne*, page 322.

« Cette plante est avec raison rangée parmi les plantes nuisibles en agriculture. Elle nuit non seulement par ses nombreuses racines, ses larges feuilles, sa taille élevée, etc., mais sa graine qui est 2 ou 3 fois plus grosse qu'un grain de blé, gate encore les grains avec lesquels elle a poussé. Le moyen le plus sûr de la détruire est de la faucher lorsque le grain, parmi lequel elle se montre, n'est encore qu'en herbe. Ses tiges, ainsi coupées, ne laissent pas que de continuer leur végétation, mais elles ne peuvent, d'ordinaire, mûrir leur semences avant le temps de la moisson. Ses magnifiques fonds de St. Joachim, sont depuis plusieurs années infectés de cette plante, et malgré les sarclages qu'on en fait tous les ans elle reparait toujours, bien que ce soit une plante annuelle. Ses semences se conservent plusieurs années en terre sans perdre leur faculté germinative. »

L'ambrosie se plaît particulièrement dans les terres humides et riches. La jachère en pâturage, telle que nous la pratiquons généralement, serait insuffisante pour sa destruction, parce que les animaux ne la broutent pas, il se trouverait toujours quelques pieds qui pourraient croître et fructifier ; d'ailleurs on l'a vue se remonter dans le grain après des jachères de 3 et 4 ans.

Mais il n'y a pas de doute qu'elle ne résisterait pas à un bon système d'assolement ; elle ne se montre même jamais dans les prairies, excepté la première année, lorsque les racines des graminées ne se sont pas encore emparé de tout le sol. Comme sa graine est grosse, on peut aisément l'écarter du grain qu'on destine à la semence, et comme sa croissance est plus rapide que celle des céréales et qu'elle se distingue, en outre, par une plus forte taille, il est facile, lorsque les blés, les avoines, &c., n'ont encore que 5 à 6 pouces de hauteur, de la faucher au moyen de faucilles